

MARCEL ARLAND

de l'Académie française

Ce fut ainsi

nrf

GALLIMARD



AU BORD DU FLEUVE

Ce groupe, à l'angle du pont de la place Saint-Michel? Un homme affalé sur le trottoir, le dos au mur; deux agents qui le secouent, le menacent, le soulèvent; il retombe. « Ah! Le salaud! Debout! » Mais une voix qui supplie, la voix d'une vieille femme : « Laissez-le! » Une autre : « Oui, laissez-le! » Et d'autres : « Mais laissez-le donc! » Il ne manquait plus que ce petit baladin de Mi-Carême, tout de bleu vêtu (pardi! un étudiant!), qui accourt, se glisse, se penche, rencontre le regard douloureux de l'homme, et se met à crier, à scander de plus en plus fort : « Laissez-le! Laissez-le! Laissez-le! Lais... », jusqu'à l'instant où l'un des policiers se retourne, grimace et d'une voix haineuse : « Laissez-le! Laissez-le... Vas-tu fermer ta gueule, petit con! » Le petit con a blêmi, souffle coupé. Souffle qui reprend, souffle qui monte, attendez et l'on va... Mais c'est la fin; l'homme se laisse entraîner par les agents. Les badauds se détournent, haussent l'épaule et s'éloi-

gnent dans leur après-midi. Je suis resté seul.

C'était moi, oui. A peine vingt ans. Que de souvenirs se sont effacés, que de lieux et de rencontres, de visages! Mais toujours j'ai retenu la misérable scène. Elle m'émeut encore. Pour quelles raisons, je me le demande. Parce que je me suis senti soudain ridicule dans mon déguisement (moi, déguisé!), dans ma révolte et dans mon échec? Sans doute; mais je revois ces heures d'avril où je grelottais sous le collant bleu (emprunté, pour faire comme les autres, à la Maison des Étudiants); et je revois le pont, le quai, le fleuve, la grande Notre-Dame que l'on n'ose plus regarder, un petit baladin qui grelotte aussi du cœur, qui s'en retourne pas à pas et s'enfoncé comme jamais dans la solitude. Après tout, on ne peut la lui disputer, cette solitude; elle est à la fois prison et soutien; elle est aussi sa révolte, qu'il saura mener jusqu'au bout. Simplement, il lui faudrait, ce soir, un peu, un peu de...

Un peu d'amour, n'est-ce pas? menteur, dis plutôt : tout l'amour qui rôde en ce monde, et ce ne sera jamais assez.

★

Cela se passait en 1919. Près de soixante ans plus tard, voici que l'adolescent me rejoint, dans la maison où je me suis de nouveau réfugié et où j'essaie de reprendre un rythme de vie. Soit; qu'il vienne (j'ai connu plus d'un fantôme), qu'il me parle s'il veut; mais d'abord :

— Écoute. C'est donc la deuxième année que tu passes dans cette ville. Un vrai Parisien. Un étudiant de Sorbonne. A propos, et ta licence? Tu te montrais, les premiers mois, fort assidu à tes cours. Puis de moins en moins. A présent presque plus. Tes maîtres, ces savants professeurs, orateurs, jongleurs d'idées et de langage : tu n'as reçu d'aucun d'eux le mot, le seul mot que tu attendais, que tu étais venu chercher de ta province, de ton village, de tes routes dans les bois et le silence.

Restent les livres, et tu lis pendant des jours, à t'en crever les yeux (tes yeux déjà myopes). Gide se mêle à Pascal, Rimbaud à Nietzsche ou à Baudelaire, Stendhal à Vigny ou à Claudel, *Alcools* aux *Possédés*, à *Phèdre* ou à *l'Imitation...* Mais d'où vient peu à peu cette fatigue, cette sorte d'écoeurement, presque de honte? C'est que tu as rêvé d'une œuvre, toi aussi; et le temps passe, tu ne sais que

faire, tu n'es plus que doute et furieuse amertume. — Allons, dehors!

Ah! Paris, le merveilleux Paris des premiers temps, et c'était chaque jour une découverte. C'était la Majesté et la Grâce, c'était jeune : les ponts, les palais, la Seine, le Louvre, les jardins; si jeune, la sombre Notre-Dame, qu'à ta vue elle s'est mise à sourire, que tu t'es approché dans la pénombre (personne, heureusement!) et que nous avons baisé le pied d'une statue (ce pouvait être saint Marcel, qui sauva Paris d'un dragon, et qu'admirait tant sainte Geneviève).

Ne fais pas cette figure. Tu as changé, nous le savons bien; il t'en faut beaucoup maintenant pour que tes yeux s'illuminent. Tu avais l'espoir d'un nouveau monde; il t'était dû. Si tu le cherches toujours, c'est comme on fuit. Tu le cherches dans les rues pauvres, les quartiers à l'abandon, au fond des cours, derrière les vitrines poussiéreuses, et tu vas, tu rôdes, tu n'en peux plus, tu te laisses tomber sur un banc, près d'un vieux qui fume sa pipe : des enfants jouent, tinte une cloche, passe un curé, un rideau de fer se déroule, c'est le soir. Nous reprendrons demain.

Demain : les faubourgs, la misère des banlieues, pavillons, terrains vagues, café de la Côte, cimetière, impasse des vivants, fumées, murs et ordures, étoiles des routes, routes à n'en plus finir, et monte l'an-

goisse, la chère, la maternelle angoisse où l'on se retrouve.

Rien d'autre? Bon, il y avait aussi, je te l'accorde, le « temps des amours », des petites amoureuses. Il est vrai que nous n'avons jamais pu, jamais su, depuis l'enfance, nous passer de cette forme de la création, à la fois singulière et gracieuse, que l'on appelle jeune fille, ou jeune femme, ou simplement femme. Tu aimais surtout les jeunes filles (ce n'est pas un reproche). Quatre ou cinq en deux ans, si je ne me trompe? Et même six en comptant l'inconnue du Lion de Belfort. Mais le curieux, c'est que, toujours avide, tu semblais à chaque fois déçu. Certes, tu n'avais rien d'un don Juan; mais enfin tu aurais pu, comme chacun, sourire, plaisanter, tourner un compliment. Non; tu allais à l'amour comme à un combat; vaincu, tu l'oubliais assez vite; vainqueur, tu ne songeais plus qu'au temps ineffable de la quête.

★

Et moi je songe à l'une de ces filles que tu n'as pas su aimer : la meilleure et la plus humble, une midinette de chanson — mais ce ne fut pas une romance. Parce que tu étais seul, et pauvre, elle a quitté sa mère pour te rejoindre dans une petite chambre, rue

des Écoles. Le jour, elle travaillait dans une maison de couture. La nuit, c'était le don du corps, de l'âme et, mêlée à ce don, c'est étrange : la gratitude.

Vinrent les vacances; tu les as passées dans ton village. Deux mois de vacances, et chaque jour une lettre de la petite amoureuse. J'en ai retrouvé quelques-unes. La Sévigné savait mieux écrire; mais cette voix, ce timbre et de nouveau et toujours ce don : que c'est pur!

Que dit-elle? Qu'elle voudrait tant que tu sois heureux, qu'elle ferait tout, qu'elle donnerait tout, mais qu'elle a peur... Et de quoi? Je lis encore (11 août 1918) : « *J'ai reçu ta lettre, écrite dans une auberge, d'après laquelle je me suis rendu compte comment tu avais voyagé et dans quel état tu es arrivé, mon tout chéri. Comme tu me fais de la peine et combien j'aurais voulu être auprès de toi. Mais ne me dis-tu pas que tu ne veux plus vivre. Ne suis-je donc pas là pour te consoler et partager ta peine. Est-ce que mon amour n'y peut rien?* » Son amour...; essayons :

Elle est venue un samedi; cinq heures de train; tu l'attendais à la gare et, côte à côte, vous avez cheminé pendant deux heures jusqu'au jardin de ta maison. C'est la nuit. Silence! Une étable, une échelle, un grenier à foin, une seconde échelle, un grenier à sabots, une porte : le terme du voyage, et dans ta chambre voici enfin la voyageuse.

Elle a retiré ses chaussures (au rez-de-chaussée, dans la chambre du fond, dort ta grand-mère). La fille se tient debout, immobile, et te regarde; si mince, presque une ombre, mais qui s'étonne, qui se demande : « Est-ce lui? », qui se répond : « C'est moi, c'est lui, c'est nous », qui va le répéter jusqu'à l'aube et près d'un jour, entre les draps, dans la douceur et la plainte étouffée des corps, avant de regagner l'échelle, la route, le train, la couture — et le souvenir.

... La voici de nouveau. C'est quelques mois plus tard, ce jour d'avril, précisément, que j'évoquais d'abord, le jour du pont Saint-Michel, des agents, du « petit con », du petit baladin bleu qui est allé rendre sa défroque à la Maison des Étudiants, puis a rôdé jusqu'au soir le long des quais, et qui, le soir venu, a retrouvé rue des Écoles la chambre et l'amoureuse. Et s'est tu. Et, pressé de questions, a murmuré qu'à la fin des fins il en avait marre. De quoi? De tout. D'aimer? De vivre.

Dans le silence, une fille songeuse. « A quoi penses-tu? — A toi. Et à maman. » Soudain, une voix sourde : celle d'un aveu dont on se délivre, d'une décision que l'on prend. Peut-elle oublier sa mère, une veuve, qui n'avait qu'elle pour enfant, qu'elle a quittée comme ça, sans un mot, et qui souffre?

Quant à lui, elle n'a pas su le comprendre, le soulager dans son mal, le guérir de... du monde, de la solitude, de lui-même d'abord. La faute à qui? Ne cherchons pas. Mais puisque l'on n'y peut rien, puisqu'il est toujours dans ses idées de mort : entendu, on va mourir ensemble, et le plus tôt sera le mieux. Cette nuit même. — Comme tout est simple!

Ils ont dîné — pourquoi pas? Échangé quelques mots, par habitude ou contenance (mais leurs mots, ce soir, avaient un drôle de son). De loin en loin, à la dérobée, il l'interrogeait des yeux et, le regardant à son tour, elle semblait répondre : Mais oui. Ils se sont levés; elle a desservi la table, soigneusement; puis elle lui a touché la main, et ils ont gagné la rue, la nuit, les quais, le Pont-Neuf. Et maintenant :

Dans l'ombre, vous êtes descendus sur la rive du fleuve; vous avez fait lentement quelques pas l'un près de l'autre; vous restiez silencieux... Elle s'arrête, et toi, d'un regard incrédule, tu l'interroges de nouveau, comme si tout cela n'était qu'un jeu, fût-il sincère, ou un défi, mettons un douteux mélodrame. Et de ton côté, es-tu bien sûr que tu ne joues pas? On dirait une épreuve. De toute façon, un échec, encore un.

Elle t'a pris les mains (naturellement); ses lèvres, elle les pose, avec beaucoup de douceur, sur les tiennes, puis sur ton front; elle se donne de tous ses yeux, elle murmure : « Mon amour » et... com-

ment!... — Elle t'a quitté, elle s'en va vers le fleuve. Impossible!... Mon Dieu, c'est vrai! Tu cours, tu la rejoins, tu la presses furieusement contre ton corps. On la croirait un peu déçue, oh! un instant, et c'est fini. Sauvée, sauvés l'un et l'autre (pour combien de temps, nous verrons bien). Et l'on marche, on suit le bon fleuve, on retrouve le pont, le quai, la rue, enfin la chambre; on ne sait plus si l'on rit ou si l'on pleure : c'est tout un.

*

T'ai-je trahi? Il me semble plutôt que je t'ai retrouvé au fond de moi. A présent une histoire, pour te déridier un peu.

Tu avais donc vingt ans, petit funambule de Mi-Carême. Laisse cinq ans s'écouler et suppose qu'un matin tu passes devant Notre-Dame-la-Très-Grande; tu hésites : « A quoi bon? », mais enfin tu pénètres dans ce refuge, où résonne la voix d'un prédicateur fameux (c'est précisément le Carême). Et soudain, cette voix : « *Dieu, l'éternel tourment des hommes, soit qu'ils s'attachent à le créer, ou à le détruire..., comme écrivait récemment...* » Qui? Quel écrivain? Et c'est toi qu'il nomme, le prédicateur, tu as bien entendu, bien saisi, toi, pas un autre, petit baladin. Avoue que pour une farce...

Veux-tu entendre une voix plus jeune? Prends cette lettre, datée aussi de 1924, signée : André Desson et André Harlaire, pour leurs amis de la revue *Accords* : « *Vous êtes le seul parmi les jeunes écrivains nos aînés, en qui nous puissions avoir confiance, le seul qui, à nos yeux, sache ce qu'il veut, ce qu'il fait... et qui n'obéisse qu'à des motifs vraiment profonds.* » Tu as bien lu? Le seul, tu es le seul en qui l'on puisse avoir confiance, qui sache ce qu'il veut, ce qu'il fait, et qui n'obéisse qu'à des motifs vraiment profonds — ô cher petit suicidé à la manque (à propos, la petite amoureuse au bord du fleuve, qu'est-elle devenue?).

Assez. A mon tour de rendre des comptes. Mais toi, vas-tu m'accueillir?

Ce que tu attendais, je l'ai trouvé peu à peu, ou brusquement reçu.

J'ai connu l'amour, celui des corps et des âmes dans l'union et la brûlure, dans les erreurs, les défaillances, mais toujours dans le besoin de se dépasser;

— et l'amitié, sans laquelle je n'aurais su vivre, cette élection, cette grâce, dans la communauté de la cause et de la lutte, dans les caprices de son cours, mais sa permanence intérieure;

— et, bien sûr, ce monde naturel où tu as grandi et vécu librement, souviens-toi, mais dont tu fus quelque temps coupé; cette communion avec la terre

en toutes ses formes et son étendue, avec les plantes, les animaux, les sources, les saisons, les chemins et la divine lumière ;

— l'œuvre enfin dont tu as toujours rêvé, l'œuvre où tous ces éléments, ces dons, ces faveurs : amour, amitié, nature, lumière, peuvent se rejoindre, trouver leur sens et leur prix véritables, dégager leur chant, et, si gauche que reste la voix d'un homme, lui permettre de vivre jusqu'au bout.

Bientôt le bout. S'agit-il d'années ou de mois ? N'importe. J'ai connu (du moins il m'a semblé connaître) le meilleur et le pire. A présent, je vais, je viens, retourne. Oh ! pas une heure d'ennui ; mais de calme non plus (je peux te donner la main). Ce sont de brusques extases, un peu folles, ou la fatigue, le cœur serré, les plaintes, l'angoisse, les longues heures de détresse. L'apaisement, je ne peux y parvenir. J'attends toujours, je cherche encore, mais quoi ? Peut-être une sorte de salut, ô saint Marcel, et je voudrais aussi, dans mes bons instants, sauver tous les hommes ; mais le dragon, je ne sais comment le vaincre.

J'écrivais à l'un de mes jeunes amis, au début de l'automne : « Jamais, depuis mon enfance, je n'ai éprouvé le sentiment d'une solitude aussi profonde. » J'étais sincère (que devenir, si je donnais dans le

mensonge ou la feinte!). Et pourtant, du fond de moi, je sens chaque jour, en tout lieu, à toute heure, fût-ce dans mon sommeil, une Présence. Je ne peux m'y dérober; elle me suit, m'entoure, me pénètre et s'impose, d'autant plus sûre qu'invisible. Appelez-la : Fin, ou Mort, ou Néant. Chacun des éléments de ce monde trouve en elle sa figure et son exacte valeur. C'est pourquoi, de jour en jour plus avide et passionné de lumière, je me découvre en même temps plus proche des humbles choses où je vais me fondre; je leur souris au passage, je les salue par leur nom : la fleur, la feuille, la cendre, le sable, comme pour me les concilier. Quelle grande, quelle merveilleuse famille!

Et j'ai des compagnons plus purs encore : tous mes disparus, tous ceux de mes jours, parents, amis, que je ne peux oublier, que j'évoque, qui m'accueillent, m'écoutent ou me parlent — et à qui j'ai voulu joindre aujourd'hui pour un instant cette petite ombre amoureuse au bord du fleuve.

DESTIN ACCOMPLI...

49.00
4.79 of Soobis

MARCEL ARLAND

Ce fut ainsi

Un bilan, nous laisserait croire le titre. Sans doute, mais aussi et davantage une rêverie sentimentale sur toute une vie. L'écrivain nous parle tout en s'adressant au jeune garçon qu'il fut et qu'il nomme avec une tendresse mêlée d'humour le « petit baladin révolté des années 20 », possédé déjà par la violence de sa foi littéraire. Ardemment et patiemment il s'est construit depuis lors à travers « la chère, la maternelle angoisse ». La récapitulation de ce *qui fut ainsi* se fait selon la logique du cœur et non celle d'une chronologie arbitraire. L'œil incisif de Marcel Arland et l'harmonieux dessin de son style vont et viennent en toute liberté pour évoquer les vivants et les morts les plus profondément aimés et admirés : le jeune Malraux de 1923, Jean Paulhan, Rouault, Jacques Chardonne, Marie Laurencin, Drieu la Rochelle, Marcel Jouhandeau...

Mais si ce volume de souvenirs est plein de visages, il insiste également sur certains paysages émouvants (aussi sensibles, aussi intelligents que des physionomies humaines) tels que l'Auvergne, la Bretagne, la Sologne, enfin Bourbonne-les-Bains tout proche de son lieu de naissance : l'harmonie brumeuse de la région ramène tout naturellement le conteur de rencontres à son plus lointain passé. L'heure du bilan est aussi celle de la tendresse.

nrf

